



Création ? Non. Re-création !

La Fontaine :

Mon imitation n'est pas un esclavage

Je ne prends que l'idée et les tours et les lois

Que nos maîtres suivaient eux-mêmes quelquefois.

Chaque fabuliste est un passeur qui transmet la sagesse des anciens en usant du langage propre à plaire à chaque époque. Ce faisant, ils contribuent à rendre ces fables intemporelles en maintenant un lien du passé immémorial au futur.

« Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et nos fables. Phèdre a témoigné qu'il était de ce sentiment... Après Phèdre, Aviénus a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis ; nous en avons des exemples non seulement chez les étrangers mais chez nous. [...] »

Sans cette transmission des Anciens vers les Modernes, la fable en tant que genre littéraire aurait depuis longtemps disparu de nos cultures. Et qu'en aurait-il été des sagesse qu'elle colporte de générations en générations ?

« Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles : mais, outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies ; et si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma témérité ait été heureuse, et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il fallait tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire. [...] »

Et en effet, le XVIIIe siècle fut vraiment un âge d'or de la fable et des fabulistes tant les auteurs se sont attelés à ce genre, au moins à quelques tentatives glissées dans un ouvrage plus sérieux.

On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brèveté qui rendent Phèdre recommandable : ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'était impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il fallait en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. [...] La simplicité est magnifique...

J'ai pourtant considéré que, ces fables étant sues de tout le monde je ne ferais rien si je ne les rendais nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui : on veut de la nouveauté et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire ; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux. [...]

Préface à l'édition des *Fables* de 1668, dédicacée à Monseigneur le Dauphin

Le même thème prit et reprit, de génération en génération, parfois par plusieurs contemporains, au risque de s'exposer à la comparaison.

Ainsi, **Boileau** publia sa propre version de *La Mort et le Bûcheron* d'après Esope et La Fontaine.

*Le dos chargé de bois, et le corps tout en eau,
Un pauvre bûcheron, dans l'extrême vieillesse,
Marchait en haletant de peine et de détresse.
Enfin, las de souffrir, jetant là son fardeau,
Plutôt que de s'en voir accablé de nouveau,
Il souhaite la Mort, et cent fois il l'appelle.
La Mort vint à la fin : Que veux-tu ? cria-t-elle.
Qui ? Moi ! dit-il alors prompt à se corriger :
Que tu m'aides à me charger.*

Boileau, In *Poésies et fables diverses* (1664).

En revanche, La Fontaine lui-même lui emprunta le motif de ***L'Huître et les Plaideurs***.

Nicolas Boileau, Epîtres II, 1667 :

*Un jour, dit un auteur n'importe en quel chapitre,
Deux voyageurs à jeun rencontrèrent une huître.
Tous deux la contestaient, lorsque, dans leur chemin,
La Justice passa, la balance à la main.
Devant elle, à grand bruit, ils expliquent la chose ;
Tous deux, avec dépens, veulent gagner leur cause.*

*La justice, pesant ce droit litigieux,
Demande l'huître, l'ouvre, et l'avale à leurs yeux.
Et, par ce bel arrêt terminant la bataille ;
"Tenez : voilà, dit-elle, à chacun une écaille ;
Des sottises d'autrui nous vivons au Palais.
Messieurs, l'huître était bonne. Adieu. Vivez en paix ».*

Jean de la Fontaine - Les Fables

*Un jour deux Pèlerins sur le sable rencontrent
Une Huître que le flot y venait d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
A l'égard de la dent il fallut contester.
L'un se baissait déjà pour amasser la proie ;
L'autre le pousse, et dit : « Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.
- Si par là on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
- Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
- Hé bien ! vous l'avez vue, et moi je l'ai sentie. »
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge.
Perrin fort gravement ouvre l'Huître, et la gruge,
Nos deux Messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de Président :
« Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens, et qu'en paix chacun chez soi s'en aille. »*

*Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles ;
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.*